



Action Figure, 2025
vue d'exposition

à Love Letter, Bagnole (Grand Paris), 10 octobre - 3 novembre 2025
avec le soutien de la comission mécénat de la Fondation des Artistes
Photographies Tanguy Beurdeley



Action Figure, 2025
vue d'exposition



Action Figure, 2025
vue d'exposition



woke up from death magical girl, 2025
acrylique sur toile, polyptique, 184 x 220 cm



woke up from death magical girl, 2025
détail



woke up from death magical girl, 2025
détail

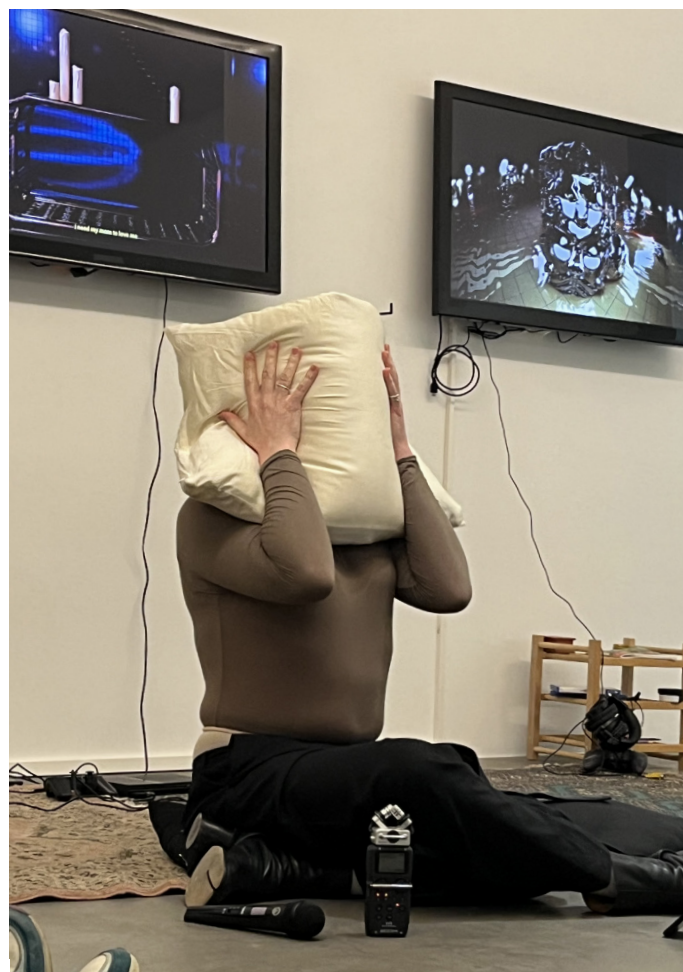


grounding, 2025

compost, drap housse, table E-1027, résine époxy, tube aluminium
installation *in situ* à l'échelle



grounding, 2025
détail



Scream performance and recent texts readings, 2025
15.02.2025 à la galerie Filles du Calvaire, Paris



Succès story, 2024
vue d'exposition

à Confort Mental, Paris, 14 - 19 mai 2024 co. Théo Diers
avec le soutien de Théo Diers et drac Île-de-France - aiac 2023



Sans titre, 2023

objets récupérés, encres, 96 x 59 x 8 cm

à Glassbox, Paris, 19 - 21 décembre 2023 co. Matthias Odin & Ugo Ballara
avec le soutien de Glassbox, Treize et drac Île-de-France - aiac 2023



vue d'exposition *Faire, nager et s'envoler* co. Mathilde Roman, La Gaya Scienza, 2023-2024, Nice
photo J.C Let



it's giving traps in the house glocks under dress shit on the swords reproductive justice simple, 2022
matériaux donnés et récupérés, préservatifs sans latex, 240 x 31 x 9 cm

vue d'exposition *Faire, nager et s'envoler* co. Mathilde Roman, La Gaya Scienza, 2023-2024, Nice
photo J.C Let



In bed with, 2020
objets récupérés, 140 x 160 cm

vue d'exposition *Faire, nager et s'envoler* co. Mathilde Roman, La Gaya Scienza, 2023-2024, Nice
photo J.C Let



Until I could Give Birth, 2023

Peinture acrylique, objet récupéré, 107 x 110 x 40 cm,

vue d'exposition 67^e Salon de Montrouge co. Work Method Guillaume Desange, Coline Davenne et Eva Foucault, Befroi de Montrouge, 2023, Montrouge

Réalisé avec le concours de la drac Île-de-France - aic 2023 et du Salon de Montrouge

Photographie Tanguy Beurdeley



Until I could Give Birth, 2023

Peinture acrylique, objet récupéré, 107 x 110 x 40 cm.

à Confort Mental, Paris, 14 - 19 mai 2024 co. Théo Diers
avec le soutien de Théo Diers et drac Île-de-France - aiac 2023



Mothers, ascendancies and descendants 1, 2023

Objets récupérés, tissus, 250 x 10 x 15 cm

vue d'exposition 67^e Salon de Montrouge co. Work Method Guillaume Desange, Coline Davenne et Eva Foucault, Befroi de Montrouge, 2023, Montrouge

Réalisé avec le concours de la drac Île-de-France - aic 2023 et du Salon de Montrouge

Photographie Tanguy Beurdeley



Mothers, ascendancies and descendants 2, 2023

Objets récupérés, tissus, 265 x 70 x 54 cm

vue d'exposition 67^e Salon de Montrouge co. Work Method Guillaume Desange, Coline Davenne et
Eva Foucault, Befroi de Montrouge, 2023, Montrouge

Réalisé avec le concours de la drac Île-de-France - aic 2023 et du Salon de Montrouge

Photographie Tanguy Beurdeley



Mothers, ascendancies and descendants 2, 2023
détail

vue d'exposition 67^e Salon de Montrouge co. Work Method Guillaume Desange, Coline Davenne et
Eva Foucault, Befroi de Montrouge, 2023, Montrouge
Réalisé avec le concours de la drac Île-de-France - aic 2023 et du Salon de Montrouge
Photographie Tanguy Beurdeley



High Flower Power 2, A persistent study of iPhone UX Design, 2023
PMMA, 20 x 28 cm

vue d'exposition 67^e Salon de Montrouge co. Work Method Guillaume Desange, Coline Davenne et Eva Foucault, Befroi de Montrouge, 2023, Montrouge
Réalisé avec le concours de la drac Île-de-France - aic 2023 et du Salon de Montrouge
Photographie Tanguy Beurdeley



vue d'exposition 67^e *Salon de Montrouge* co. Work Method Guillaume Desange, Coline Davenne et Eva Foucault, Befroi de Montrouge, 2023, Montrouge
Réalisé avec le concours de la drac Île-de-France - aic 2023 et du Salon de Montrouge
Photographie Tanguy Beurdeley



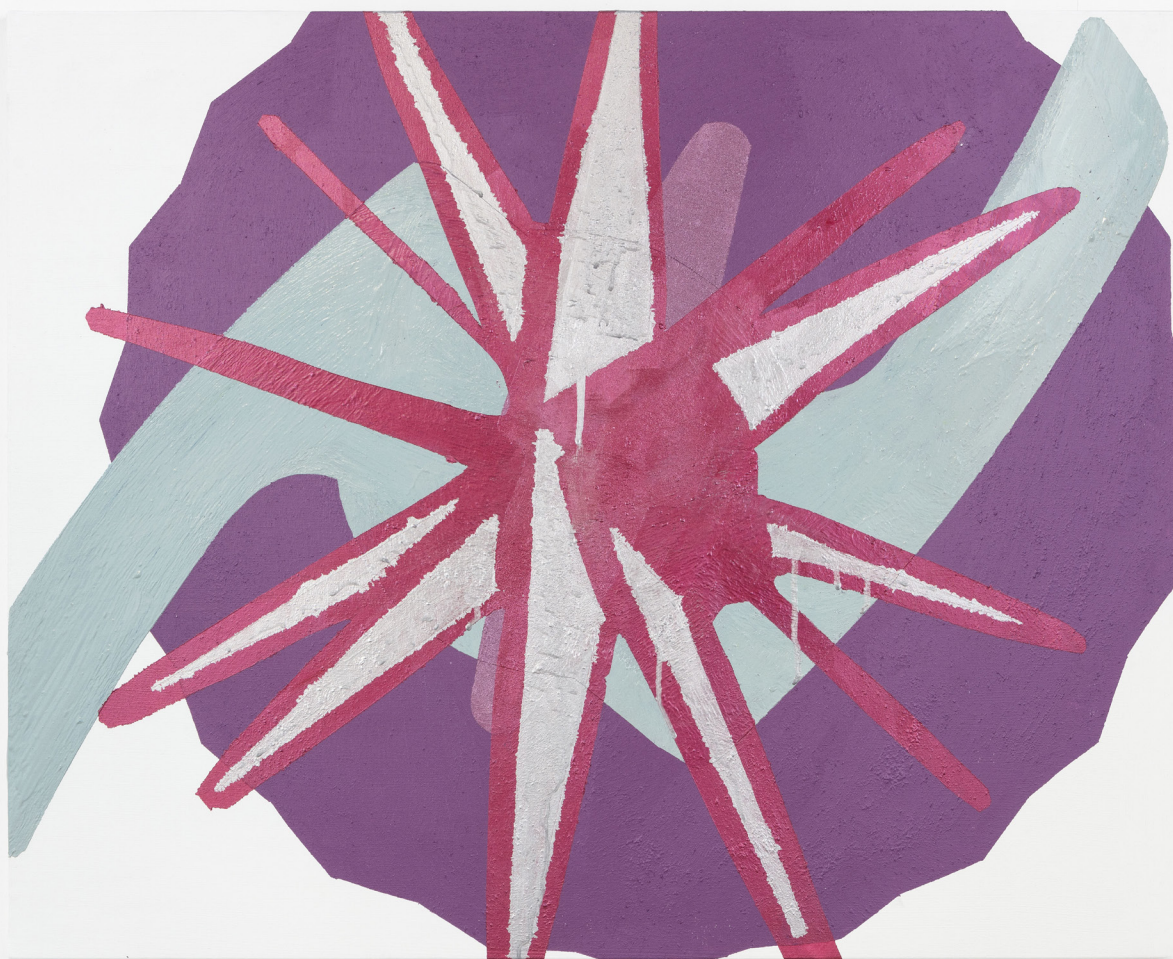
Painting for babies 2, 2023

Peinture acrylique, Objet récupéré, 96,5 x 75 cm

vue d'exposition 67^e Salon de Montrouge co. Work Method Guillaume Desange, Coline Davenne et Eva Foucault, Befroi de Montrouge, 2023, Montrouge

Réalisé avec le concours de la drac Île-de-France - aic 2023 et du Salon de Montrouge

Photographie Tanguy Beurdeley



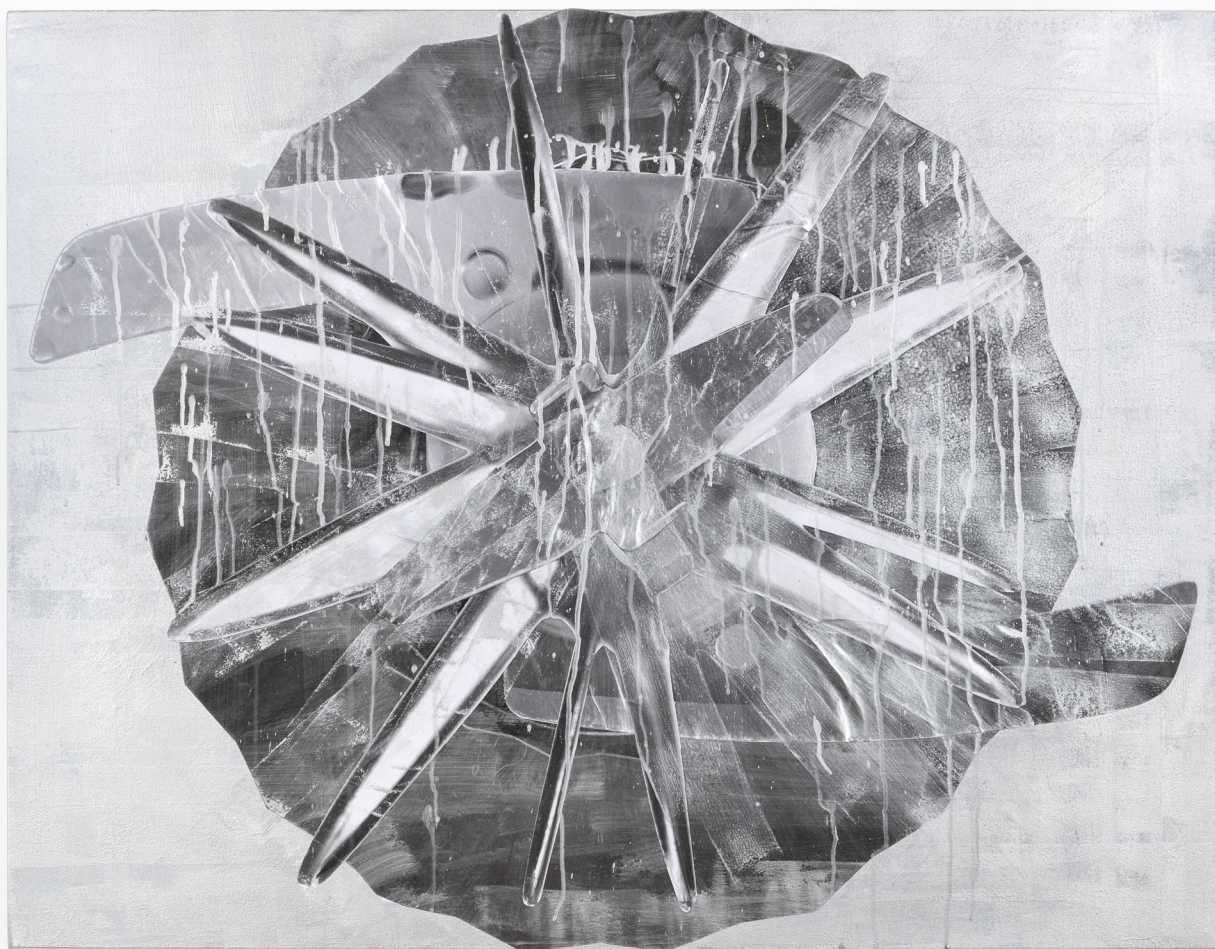
Painting for babies 3, 2023
Peinture acrylique, 75 x 96,5 cm

vue d'exposition 67^e Salon de Montrouge co. Work Method Guillaume Desange, Coline Davenne et
Eva Foucault, Befroi de Montrouge, 2023, Montrouge
Réalisé avec le concours de la drac Île-de-France - aic 2023 et du Salon de Montrouge
Photographie Tanguy Beurdeley



Painting for babies 1, 2023
Peinture acrylique, 75 x 96,5 cm

vue d'exposition 67^e Salon de Montrouge co. Work Method Guillaume Desange, Coline Davenne et
Eva Foucault, Befroi de Montrouge, 2023, Montrouge
Réalisé avec le concours de la drac Île-de-France - aic 2023 et du Salon de Montrouge
Photographie Tanguy Beurdeley



Painting for babies (Andrée), 2023
Peinture acrylique, 75 x 96,5 cm

vue d'exposition 67^e Salon de Montrouge co. Work Method Guillaume Desange, Coline Davenne et
Eva Foucault, Befroi de Montrouge, 2023, Montrouge
Réalisé avec le concours de la drac Île-de-France - aic 2023 et du Salon de Montrouge
Photographie Tanguy Beurdeley



subjectivités (subjectivities), 2023
PMMA, 145 x 110 cm

vue d'exposition *Résistance des fluides II*, Marcelle Alix, 2023, Paris



vue d'exposition *Résistance des fluides I*, Air de Paris, 2022, Paris



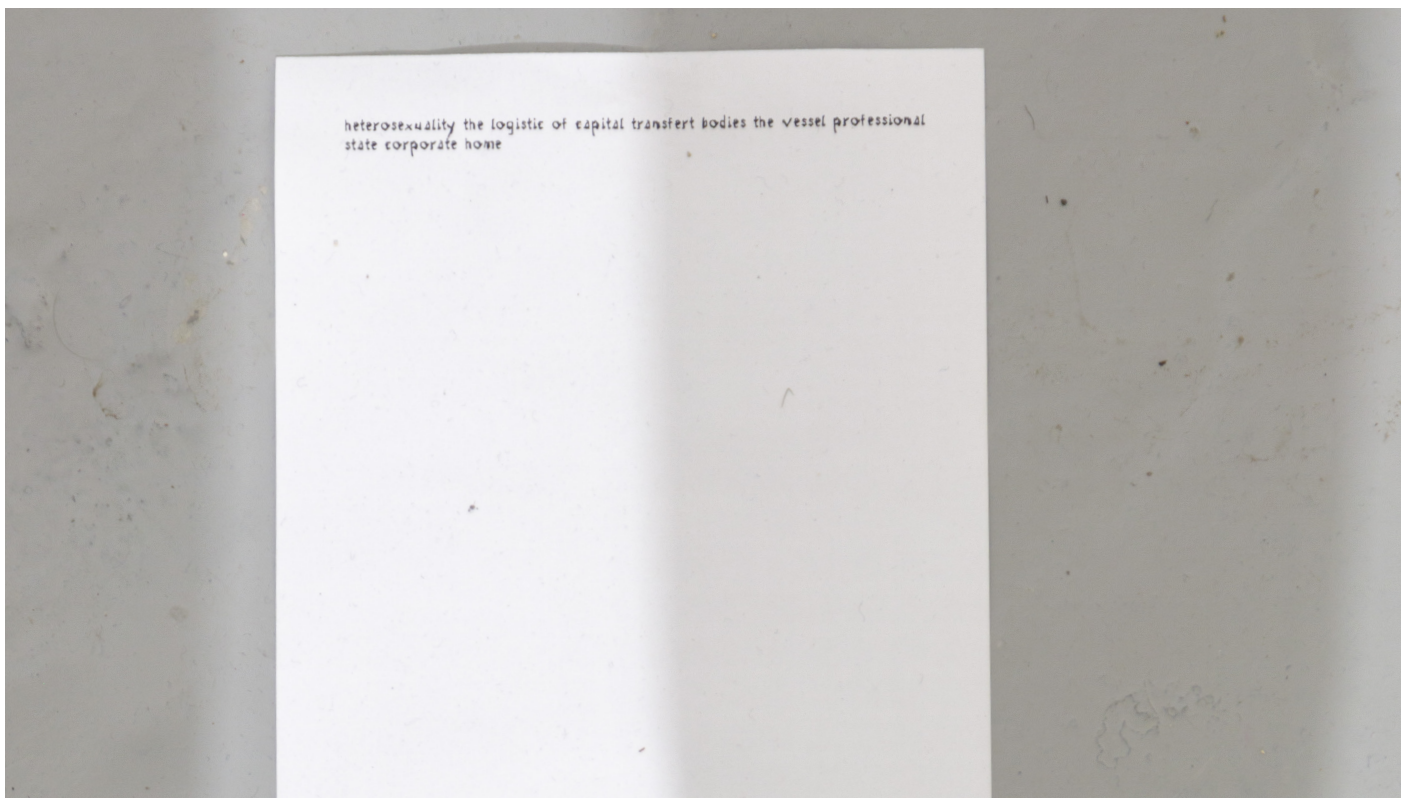
it's giving traps in the house glocks under dress shit on the swords reproductive justice simple, 2022
matériaux donnés et récupérés, préservatifs sans latex, 240 x 31 x 9 cm



Living Life, 2021

PMMA (half of *philtre de subjectivité jaune on half of narratives of the self*) ; drap housse donné, encres bic, gesso (*cognitive dissolution 2*), 156 x 5 x 96 cm

in Exposition de fin de résidence *Brut de forge*, co. Claire Luna, Villa Belleville, Décembre 2021, Paris



Je suis venue sans armure un coeur et très peu d'argent, vues d'exposition d'atelier, Villa Belleville, Décembre 2021, Paris, FR

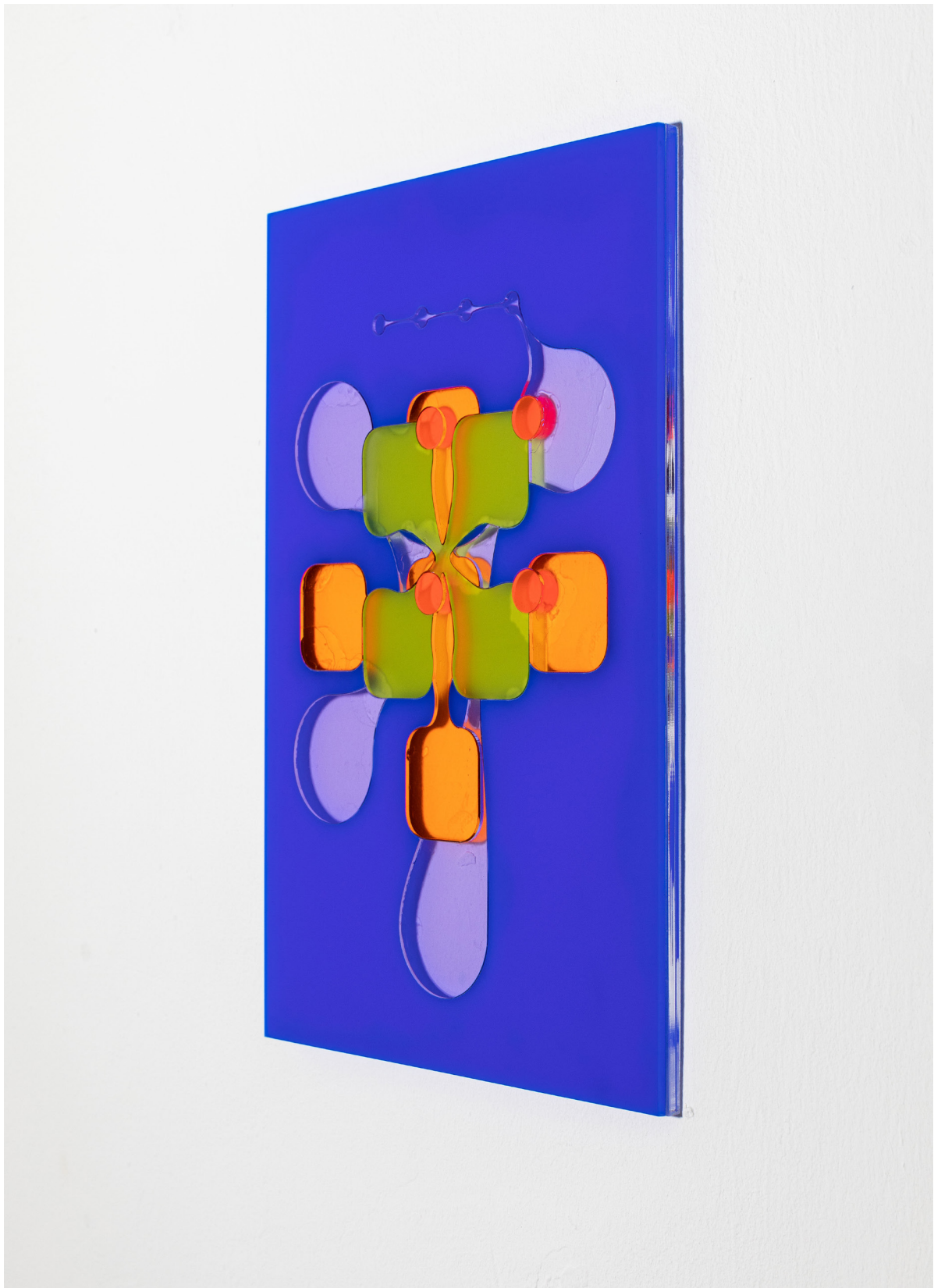


Ich bin eine Dame, 2021

tabouret et drap housse donnés (half of *self-narrative*), encres bic, gesso, miroir en bois donné, 50 x 67 x 86 cm



Sold Artworks & Other Stories, vues d'exposition d'atelier, Villa Belleville - Nuit Blanche 2021, Paris



High Flower Power, A persistent study of iPhone UX Design, PMMA, colle UV, 20 x 28 cm, 2018



In the flesh: focus on non-linear layout design, latex, acétate de cellulose, publication Oh man give up on being a man man, tulle, 50 x 120 cm, 2021



Daybeds, day dream, they have non reproductive desires, en association avec Hugo Soucaze, 2020, vues d'exposition, Keur, Paris



Daybeds, day dream, they have non reproductive desires, en association avec Hugo Soucaze, 2020, vue d'exposition, Keur, Paris

We live in a heterosexuality, 2020, matelas à ressorts et sommier à lattes en bois, 140 x 65 cm



In bed with, 2020, matelas à ressorts et sommier à lattes en bois, 140 x 60 cm

le vrai sexe, 2020, matelas à ressorts et sommier à lattes en bois, 140 x 65 cm



filtres de subjectivités violet jaune, 2020
PMMA, 135 x 196 cm, 2020

Victoria Soufflet (française née en 1992) tranche son lit en trois, pour en exposer les fragments vifs. Avec la complicité d'un architecte, elle s'attaque à la quintessence de l'aisance domestique, en violentant son propre nid. Des écorchés exhibent la réalité d'une vie matérielle, celle d'une artiste récemment diplômée dont l'un des objectifs est de dormir mieux.

Joël Riff

Oh man give up on being a man man

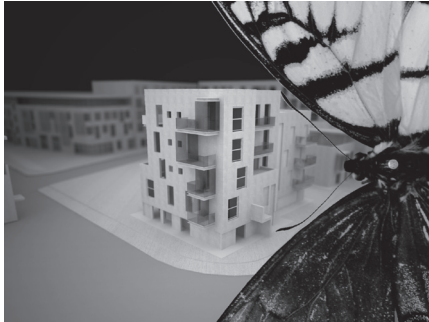
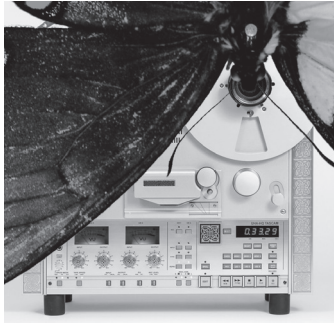
KEUR

Oh man give up on being a man man, 2020

noir et blanc, papier 80 g/m, agraphes, 64 pages, A5

Publication d'artiste imprimé à la demande au sein de l'exposition à KEUR.

Avec les contributions de Hannah Baer, Olga Balema, Jean-Claude Moineau, Paul B. Preciado, Achim Reichert, He Valencia, Christina Wood.



5

you can only have 0/3

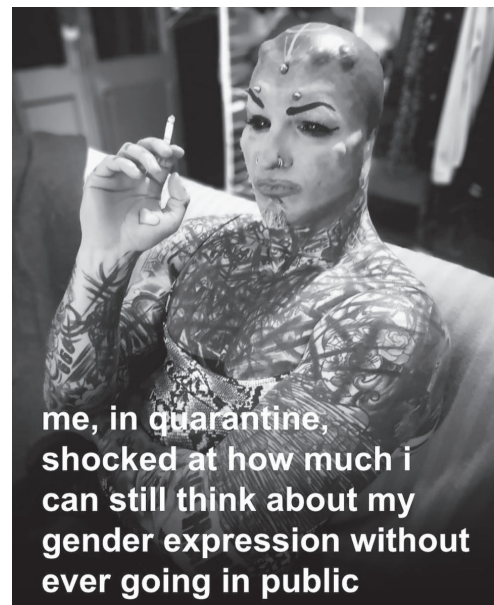
neurotypical
into monogamy
cis gendered

15 JANVIER 2019

16



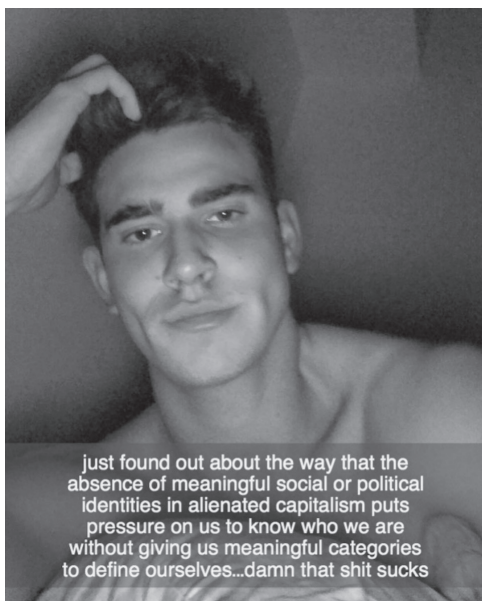
6



me, in quarantine,
shocked at how much i
can still think about my
gender expression without
ever going in public

27 MARS 2020

17



just found out about the way that the
absence of meaningful social or political
identities in alienated capitalism puts
pressure on us to know who we are
without giving us meaningful categories
to define ourselves...damn that shit sucks

9 DÉCEMBRE 2019

ce que Boltanski et Chiapello ont appelé le nouvel esprit du capitalisme, se serait réapproprié sous la forme de ce que Brian Holmes a appelé pour sa part la personnalité flexible, « adaptation constante à des règles arbitraires qui changent tous les jours », à laquelle il n'en oppose pas moins ce qu'il appelle l'extra-disciplinarité qui consiste à aborder une discipline à partir d'une autre discipline sans pour autant remettre en question ces disciplines en tant que telles.

Telle, selon la critique brésilienne Suely Rolnik¹³, l'artiste elle-même brésilienne Lygia Clark quand celle-ci ne s'est pas tant adonnée comme on le dit habituellement à l'art-thérapie, terme par trop synthétique, par trop intermédiaire, mais a abandonné la « scène artistique » pour la « scène clinique », interrogeant celle-ci à partir de son ancienne pratique artistique tout en incorporant à son travail une dimension « micropolitique », quand bien même Rolnik a elle-même entrepris de faire revenir les propositions de Lygia au sein de l'institution muséale en y organisant des expositions rétrospectives de son « travail » car, dit-elle, « les laisser dans la clinique reviendrait à les confiner dans une nouvelle discipline, en éteignant la flamme critique de son geste »,

où Holmes lui-même parle d'aller-retour interrogeant l'art par la clinique qui serait permis par l'extra-disciplinarité au point pour sa part, à l'encontre de la critique institutionnelle proprement dite, d'aller jusqu'à réhabiliter le musée lui-même en tant que lieu non tant autonome, fermé sur lui-même, qu'ouvert sur le dehors

... Comme j'ai moi-même, dans *Queeriser l'art*¹⁴ (ou, si l'on préfère, *queeriser les arts*), cherché à interroger l'art à partir des *queer studies* sans pour autant chercher pour ma part ni à promouvoir un art *queer* ni à réhabiliter l'institution artistique, la pratique *queer* (en fait les pratiques *queer*, lesquelles ne sauraient être ramenées à une quelconque « norme ») et la théorie *queer* tendant à remettre en question toutes les oppositions à partir de leur remise en question de l'opposition sexuelle, le *queer* étant, comme dit David Halperin¹⁵, « une "identité sans essence", sans concept. Une identité sans identité, qui ne procède pas de la vaine quête identitaire d'une identité de plus [...] Le *queer* procédant d'une entreprise de désidentitarisation, de désidentification, de déterritorialisation, de critique de toute identité. D'une entreprise d'érosion, de déconstruction de toutes les identités et de tous les essentialismes en même temps que, avance Muriel Nazzari¹⁶, de



Necessity is the mother of all invention, 2016



Motherfucker, 2016

identity isn't some
impenetrable shield.
superficial factors are
not more important than
thought. throw away the
scabbard take your
sword and cut through
the flesh to reveal the
economic systems of
these politics.

15 JUIN 2020

what has been will be again,
what has been done will be
done again; there is nothing
new under the sun.

the past is never dead. it's
not even past.

21 JUILLET 2020

LAISSEZ-MOI
VOUS SOULAGER
DU DOUTE :
J'AI ÉTÉ
OPÉRÉ,
J'AI
RETIRÉ AVEC

La pratique de Victoria Soufflet se compose de sculpture, peinture, texte, installation et édition. Son travail traite des moyens de subsistance artistique, et de la déconstruction des binarismes et des essentialismes ¹ associés à un système politique basé sur une forme de référence hétérocentrique. Les dispositifs normatifs de contrôle et de production des subjectivités et de la matière sont abordés depuis une expérience située de la transitude et des stratégies de réappropriation de la notion de reproduction.

Victoria Soufflet poursuit une réflexion autour de ces problématiques en situant ses pièces au seuil des espaces personnels ou publiques, afin d'engager une réflexion sur la mise en scène de l'intimité. Sa première formation en design, intervient dans son approche plastique abordant les normes de genres, telles qu'elles s'appliquent dans un contexte social ainsi que dans les formes artistiques, de fait, souvent étroitement liées au design. Les objets domestiques sont dès lors questionnés dans leurs dimensions standardisées liées à leur conception et à leur représentation, réappropriés par l'artiste de manière positive et non assignés à un genre.

La pratique de sculpture et de peinture de Victoria Soufflet s'inscrit dans une dimension symbolique et affective attribuées aux objets, qu'elle tend, par ses gestes à désacraliser via le recyclages d'effets personnels usés, réemployés en tant que matériaux de travail, réinjectés dans une économie.

Différents objets personnels et domestiques, tel que l'archétype d'un lit épuisé, son lit, scindé de manière longitudinale et fragmenté en trois, dans l'espace d'exposition en collaboration avec l'architecture Hugo Soucaze Caussade fait l'objet d'un « détournement » du budget d'exposition alloué ². Ce recours permet à l'artiste de s'acheter un nouveau lit et, par ses tentatives d'incursions dans l'émancipation financière, d'améliorer ses conditions matérielles alors précaires. Cette circulation dissémine l'approche d'un travail lié aux stratégies de la critique institutionnelle. Si la trame narrative principale de sa pratique repose sur la condition de l'artiste, ses recherches, tout en passant par l'interrogation des archétypes, intensifient un rapport autobiographique à l'objet intime, sorti de son contexte initial et transformé en matériau. Des objets domestiques, tels que des ustensiles de cuisine et du linge de lit transmis par sa mère et ses grands-mères, sont réinvestis en tant que supports artistiques, recouvrant une multiplicité de sens, sémantiques et économiques. Peinture et sculpture, par leur jeu formel incarnent des processus d'identification et de désidentification, tout en soulevant à travers leur exposition, des préoccupations liées à l'économie artistique.

Artiste et chercheuse, son travail plastique s'accompagne d'un travail d'écriture et d'édition prenant place dans le cadre de ses expositions. Le reader collectif *Oh Man Give Up on Being a Man Man* (2020), présenté lors de sa première exposition personnelle à l'espace indépendant Keur (Paris, 20ème arrondissement, dates 2020-2022), entre pièce et document annexe de l'exposition, documente l'exposition et sa périphérie de manière kaléidoscopique et non linéaire.

1. Propos de l'artiste

2. Exposition « Daybeds, day dream, they have non reproductive desires », 2020, Keur, Paris, 20ème arrondissement

Fiona Vilmer pour la Direction Régionale des Affaires Culturelles Île-de-France, 2023

Née en 1992 à Bagnols-sur-Cèze. Vit et travaille à Paris. Diplômée de École nationale supérieure d'arts de Paris-Cergy.

La pratique artistique de Victoria Soufflet navigue entre plusieurs médiums : sculpture, installation, peinture, écriture et édition. Dans son travail, Victoria Soufflet questionne les conditions de subsistance des jeunes artistes ainsi que le régime politique de l'hétéronormativité à travers une réappropriation du concept de reproduction. Elle questionne les poncifs de l'histoire de l'art masculine, blanche

et cisgenre, notamment le geste de l'artiste – et son autorité – à travers une démarche d'autodétermination artistique et biographique. À partir de matériaux personnels, elle met en jeu des stratégies de survivance qui informent les conditions de production de ses œuvres, leurs titres et leurs contextes de monstration. L'œuvre *Daybeds, Day Dream, They Have Non Reproductive Desires* (2020) en est un exemple, présentée au travers d'une vitrine et de « filtres de subjectivité » teintés de jaune et de violet. De son vieux lit qu'elle scie en trois morceaux, elle fait une sculpture qui révèle le lieu de « désirs non-reproductifs » comme un site de queerness, tout en mobilisant le contexte de l'exposition pour recycler un objet devenu inconfortable. Plus tard, un drap, une râpe, un mixeur, etc., objets offerts par sa mère ou ses grands-mères, deviennent des matériaux de travail artistique, et disposent une stratégie de critique institutionnelle pour générer une économie artistique. Victoria Soufflet utilise ainsi les budgets d'exposition qui lui sont alloués dans le but de rendre le quotidien moins précaire : en transformant de vieux objets en matériaux artistiques, elle troque une matière à produire des œuvres contre de meilleures conditions d'existence matérielles.

Initialement issue d'une formation en design, elle s'intéresse aux emprunts des industries technologiques à l'histoire de l'art, et à la manière dont ces phénomènes de citation plus ou moins assumés informent les interfaces de nos outils technologiques. Dans *High Flower Power, A Persistent Study of iPhone UX Design* (2018), elle met en forme une expérience de persistance rétinienne à partir du design de l'interface d'Apple, tout en pointant une certaine proximité formelle avec le travail d'Hilma af Klint. Cette surimposition de signes et de couleurs travaille également la question de la reproduction via la persistance de codes esthétiques à travers le temps. Victoria Soufflet s'est également impliquée dans la coordination de projets collectifs tels que la revue *SHOW* ou *Keur*, un espace d'exposition indépendant installé dans le vingtième arrondissement de Paris jusqu'en 2022. Sa pratique éditoriale prend parfois la forme d'essais visuels, tels que *Oh Man Give Up on Being a Man Man* (2020), un texte composite naviguant entre théorie queer, meme culture et critique artistique, pour lequel elle sollicite divers auteur·ices et auquel elle intègre des fragments de leurs propres écrits.

Thomas Conchou pour le catalogue du 67° Salon de Montrouge, 2023

Victoria Soufflet est une jeune artiste que j'ai rencontrée à l'occasion d'un semestre de mentorat à l'intention de jeunes diplômé·es de l'école de Paris-Cergy et avec laquelle nous avons organisé un programme de discussions collectives sur les conditions de vie et de travail des jeunes artistes, leurs aspirations, leurs problèmes et leurs inhibitions. Ces conversations ont très largement croisé les centres d'intérêt qu'elle développe dans son travail, à savoir un questionnement sur les normes de genre non seulement telles qu'elles s'exercent dans la société mais également au sein des formes artistiques et du design. Artiste et chercheuse, Victoria accompagne sa pratique en sculpture, peinture et installation d'un travail d'écriture et de publication, qui jalonnent ses installations et qui lui ont permis d'obtenir une charge de cours à l'Université de Paris-VIII. Cette fonction, à la fois honorifique et particulièrement précaire de la vacance universitaire, a ajouté à son expérience de la nécessité d'une approche de la création par l'étude des conditions de vie et de travail. Cette étude prend pour Victoria la forme d'un activisme, celui des personnes trans, pour lesquelles elle a organisé l'espace Keur, qui a existé à Paris dans le quartier de Ménilmontant de 2020 à 2022. Son travail relève du matérialisme et de l'allégorie, comme par exemple l'exposition de son lit, tranché longitudinalement, ou la transformation des ressorts de ce même lit en une colonne sans fin : cette exhibition de l'objet domestique prend pour l'artiste une multiplicité de significations sémantiques, économiques, émotionnelles, entre espace intime et espace public, pour manifester particulièrement cette mise en scène de l'intimité qui est une assignation dès lors que s'exprime une revendication de genre.

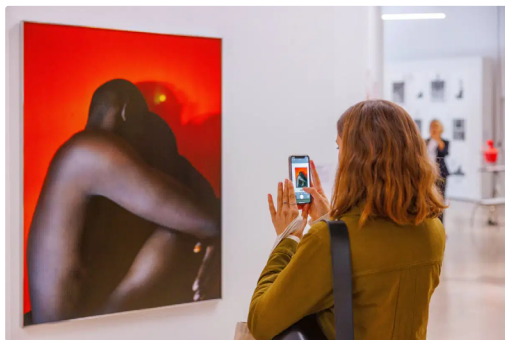
Le travail de Victoria Soufflet articule à la fois conceptualisme et présence matérielle, autant qu'il se situe à l'intersection du public et du privé avec courage et précision.

François Piron, 2022

Accueil > Arts

Le Salon d'art contemporain de Montrouge prend d'assaut la rentrée

Jusqu'ici organisée au printemps, la manifestation se déroule cette année tout ce mois d'octobre. Avec pour ambition de mieux mettre en valeur les artistes émergents que présente l'événement depuis 68 ans.



Régis Samba-Kounzi, né en 1969 à Brazzaville, présente à Montrouge ses portraits pudiques d'hommes et de femmes queers au Mali. Photo Vincent Evrat

Par Laurent Boudier

Publié le 13 octobre 2023 à 12h05



Les jeunes pousses de l'art deviendront-elles les stars de demain ? C'est l'ambition que porte le vénérable Salon de Montrouge, qui révéla avant tout le monde des artistes devenus incontournables, comme [Djamel Tatah](#), [Clément Cogitore](#) ou [Théo Mercier](#). À cet effet, la 67^e édition offre une petite nouveauté : Montrouge se tient désormais à la rentrée (il avait lieu d'ordinaire au printemps), pour s'insérer dans le calendrier fourni des expositions attendues – de [Sophie Calle](#) à la rétrospective de [Staël](#) – et de la foire d'art contemporain Paris+ par Art Basel (du 20 au 22 octobre). Ce changement traduit la volonté, pour ses organisateurs, de porter les artistes émergents sous les feux de l'actualité artistique.

Rude compétition : sur plus de deux mille candidatures, le choix s'est porté, via un jury d'experts, sur trente-six heureux élus. Ils sont peintres, sculpteurs, photographes, dessinateurs, réalisateurs de films ou de vidéos. Et sont diplômés, dans leur grande majorité, de la Villa Arson, à Nice, ou du Studio Le Fresnoy, à Tourcoing, sans oublier les écoles d'art de Lyon, Paris, Saint-Étienne ou Lausanne...

Dirigé par le duo que forment Guillaume Désanges (président du Palais de Tokyo depuis janvier 2022) et Coline Davenne (critique d'art et commissaire d'exposition), le salon évolue aussi, car il cesse de distribuer ses traditionnels prix au profit d'une allocation de 1 000 euros pour chaque participant. Et entend jouer l'entraide, le réseautage et la promotion afin de mieux faciliter l'entrée dans la carrière, d'imaginer expositions et projets en fin de formation. En cela aussi, Montrouge est devenu une belle rampe de lancement : les galeristes comme les collectionneurs le fréquentent, toujours à l'affût, pour y repérer en premier les promesses et les talents.

À lire aussi :

Les meilleures expositions à Paris en octobre 2023

En arpentant la vaste salle du Beffroi, installée au sein même de la mairie de Montrouge, on comprend illico que la création actuelle est plurielle, multiple, un



Le magazine en format numérique

Lire le magazine

LES PLUS LUS

rien brouillonne mais d'une grande vitalité. Un constat illustré par la grande fresque photographique de Régis Samba-Kounzi, né en 1969 à Brazzaville (République du Congo), avec ses portraits pudiques d'hommes et de femmes queers au Mali, posant en parfaite intimité. Ou par l'installation vidéo de Gala Hernández López, née en 1993 en Espagne, vivant entre Paris et Berlin : une fiction composée de montages de films glanés sur Internet, autour de la cryogénie et de la cryptomonnaie.



« Je te cavernerai », une exposition de la jeune brestoise Elen Hallégouët. Photo Aurélien Mole

Entre frictions et fictions, chacun des artistes interroge, à l'évidence, une histoire intime, ses propres doutes et les débats de la société actuelle ou ses révoltes : les créations en porcelaine, objets mémoriels, de Léa Laforest, autant que les peintures de Victorien Soufflet, qui questionnent l'identité. Sans oublier les moulages translucides de sculptures d'églises du Finistère, signés de l'artiste Elen Hallégouët, née en 1991 et vivant à Brest.

À lire aussi :

Stéphane Corréard : "Au Salon de Montrouge, je revendique le mélange des genres"

Mais le salon de Montrouge ne fait pas la part belle à la seule jeunesse : née en 1941, installée à Millau, Élisabeth Baillon retient l'œil avec ses broderies de laine au style médiéval autant qu'ultra contemporain. Elles évoquent les luttes paysannes menées par une génération d'ainés sur le plateau du Larzac. L'art, comme la reconnaissance, demande parfois un peu de patience : voilà ce que semblent suggérer les œuvres atypiques de cette artiste autodidacte...

TT Jusqu'au 29 octobre, Le Beffroi, Montrouge (92). Entrée libre.
www.salondemontrouge.com



Arts

art conceptuel

sculpture

dessin

1

TÉLÉVISION

**"Hold-up sur les vieux" :
"Les pouvoirs publics ne
veulent pas avoir à
mettre la main au
portefeuille"**

2

FESTIVAL DE CANNES

**Cérémonie d'ouverture
de Cannes 2024 :
Camille Cottin, Meryl
Streep, Zaho de
Sagazan... un cocktail
qui pétille**

3

MUSIQUE

**Eurovision 2024 : et à la
fin, c'est un pays neutre
qui gagne**

4

TÉLÉVISION

**"Jusqu'à ce que la
mémoire nous sépare",
sur Arte : se souvenir
des belles choses... et
des moins belles**

The Steidz

“Résistance des fluides”, le prix Utopi.e s'expose chez Marcelle Alix

JULIE AMO | 27.01.2023 |
ART CONTEMPORAIN / EXPOSITIONS



Au rez-de-chaussée de l'exposition, se trouvent des portraits de Nanténé Traoré (né en 1993, France) qui mettent en scène des personnes trans et queer dans une intimité où elles se retrouvent à l'abri des normes binaires du monde extérieur. Corps et désirs occupent également une place centrale dans la pratique d'Alireza Shojaiian (né en 1988, Iran), qui mêle l'héritage persan aux influences occidentales pour transcender la vision traditionnelle du corps. Ses représentations de sujets nus ou partiellement découverts, couplées à un fort sentiment de vulnérabilité, offrent une redéfinition du concept de masculinité. Dans la même veine, Victorien Soufflet (née en 1992, France) cherche à attirer l'attention sur les difficultés rencontrées par les jeunes artistes. Pour ce faire, elle s'inspire de la tradition conceptuelle, montrant son lit tronçonné en trois et à l'aspect si grossier qu'il devient complètement déshumanisé.

Exposition collective “Résistance des fluides”
Jusqu'au 2 février 2023 at Marcelle Alix
4, rue de Jouye-Rouve - 75020 Paris
marcellealix.com



“Résistance des fluides”, vue de l'exposition, 2023, courtesy of the artists and Galerie Marcelle Alix © Aurélien Moïe



ART, ARTICLES

PRIX UTOPI-E : ENFIN UN PRIX LGBTQIA+ POUR L'ART CONTEMPORAIN !

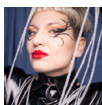
PAR MAROUANE BAKHTI
11 MAI 2022

Nous l'attendions, il est enfin là : le premier prix LGBTQIA+ d'art contemporain en Europe. À l'occasion de cette édition inaugurale du **Prix Utopi-e**, une semaine enthousiasmante d'exposition et de festival est proposée du 17 au 22 mai 2022 aux **Magasins Généraux** à Pantin.

Le palmarès des 10 lauréat-es promet une programmation riche, queer et transdisciplinaire. Les co-fondatrices du prix, Agathe Pinet et Myriama Idir, baptisent un événement neuf, où bienveillance et inclusivité font loi. Parce que l'utopie, c'est le lieu de l'inédit, de la prise de risque, mais aussi du refuge. Le vernissage, qui s'étalera de 18h à 23h le 17 mai prochain, sera animé par une performance d'Aurilian, un des finalistes, puis un dj set de **YANIS** clôturera la soirée.

Les artistes choisi-es nous parlent de leurs points de vue respectifs, tous distincts et souvent implantés loin de Paris. En plus de visibiliser une scène artistique inclusive, le prix Utopi-e s'engage pour faire de cet instant un moment de rencontres et d'échanges pour les créatif-ves marginalisé-es.

Le jury, composé d'artistes (**Brandon Gercara**, Myriam Mihindou) de galeristes (Isabelle Alfonsi et Cécilia Becan), d'un commissaire d'exposition (**Thomas Conchou**) et d'un sociologue de l'art (**Raphaël Gatel**), a sélectionné une série d'œuvres qui explorent les nouvelles définitions de soi. La diversité des identités, des sexualités et des points de vue forme un joli bouquet. À travers sa curation, le Prix Utopi-e se positionne également sans équivoque contre les violences faites aux individus LGBTQIA+. Les médiums sont également variés. À tous les niveaux, les 10 artistes en lice font front commun contre la normativité. Voici un avant-goût de la sélection hétéroclite, transdisciplinaire, libre et actuelle que vous pourrez découvrir aux Magasins Généraux à la mi-mai.



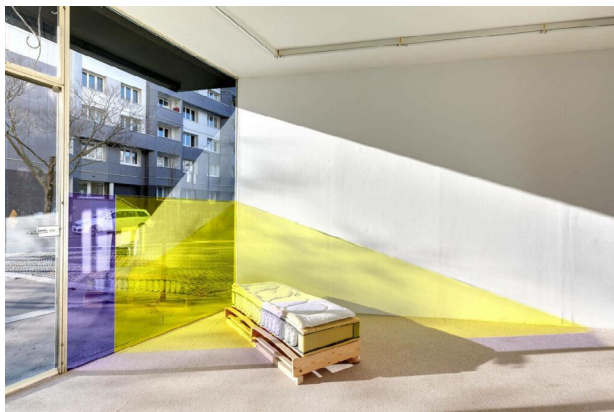
EXCLU : DANCE
DIVINE DEVOILE
SON NOUVEAU
TITRE « FROM
THE
UNDERGROUND
» SUR
WARRIORRECORD
S



Damien Rouxel, *Parents et fils au travail*, 2020. Courtesy de l'artiste.

Damien Rouxel, artiste, plasticien et performeur originaire de Quimper, travaille l'autoportrait. Son décor ? Le monde paysan de son enfance. Il pavane à la ferme dans des costumes élaborés ou invente des mises en scène décalées pour fabriquer un nouveau monde dans lequel rien ne l'oblige à choisir. Le travestissement est ici un moyen de faire face à la queerphobie et de dénoncer le mépris qui s'abat sur les agriculteurs.

Victorien Soufflet



Vue de l'exposition *Daybeds, day dream, they have non reproductive desires*, KEUR, Paris, 2020 © Victorien Soufflet.

L'artiste de 30 ans, qui vit, crée et enseigne à Paris, ne s'arrête à aucun médium. Elle continue sans cesse d'interroger les potentialités de la sculpture, de l'édition et de l'enseignement. Lors de ses études à l'ENSAPC Cergy, elle a co-fondé la revue étudiante participative *SHOW*, puis le project space KEUR.

Alireza Shojaian



« KEEP YOUR EYES A LITTLE WIDE
AND BLANK. SHOW NO INTEREST
OR EXCITEMENT¹ »

PAR LIZA MAIGNAN ET FIONA VILMER

Christophe Lemaitre et Kim Farkas, *Sans Titre*, 2017, plaque d'aluminium anodisé pliée, cartes électroniques, réseau neuronal artificiel, chargeur, batterie, capteur de lumière du jour, diodes, connecteurs, 21 × 30 × 9 cm. « Sleep No More », 2021, Placement Produit, Aubervilliers, commissariat Liza Maignan & Fiona Vilmer © Aurélien Mole



«Sleep No More» est l'un des titres refusés pour le film de science-fiction *Invasion of the Body Snatchers* (Don Siegel, 1956). Un phénomène extraterrestre réplique à l'identique les corps des habitant·e·s durant leur sommeil. Une fois leurs corps «originaux» dérobés, puis dupliqués, ces dernier·ère·s renaissent, vidé·e·s de chaleur humaine. Une paranoïa du sommeil s'installe; différencier l'être de la coquille vide équivaut à s'épuiser. Seule la lueur d'un sentiment, d'une émotion dans le regard sera l'indice permettant (à défaut) de percevoir la dissemblance.

Ne dormez pas. Ne dormez plus.

Introduit dans une logique survivaliste, qui contraste avec sa fonction réparatrice et le soin qu'il procure, le sommeil devient un espace à double fond. L'injonction paradoxale à «l'insomnie généralisée²», laisse présager un état de veille, qu'elle soit humaine ou technologique. Dans un rythme social, économique et technologique qui privilégie la performance d'un *sleep-mode* latent, le monde s'aligne «sur l'existence des choses inanimées, inertes ou intemporelles³», absorbant l'improductivité du sommeil dans un *autre* temps. L'auteur Jonathan Crary révoque cette somnolence disciplinaire, qui gomme les derniers contours entre le temps d'éveil et celui du sommeil, pour défendre une prescription au sommeil, qu'il entrevoit comme le dernier rempart contre la machine capitaliste. Dans ce «monde sans ombre⁴», marqué par un *continuum* entre vie professionnelle et intime, où tout est monétisé jusqu'aux relations sociales, seul le temps irréductible du sommeil incarnerait une poche de résistance, une temporalité impossible à voler et à contrôler, mais dont la fragmentation est déjà en place.

«Imaginer un futur sans capitalisme commence par des rêves de sommeil⁵.»

En 2021, nous avons invité les artistes Camille Brée, Kim Farkas, Laura Gozlan, Christophe Lemaitre et Pierre Paulin pour une exposition collective intitulée «Sleep No More» à Placement Produit (Aubervilliers). «Sleep No More», sans lits, ni dormeur·euse·s. Aucune œuvre exposée ne suggérait le motif du sommeil. Elles oscillaient entre un hermétisme technologique et des enveloppes organiques, figures du *body snatcher* contemporain. L'état de veille se révélait à travers certaines œuvres, mettant en doute leur potentiel fonctionnel qui semblait avoir déjà échoué, dissout par d'autres fictions se dévoilant à la nuit tombante. Christophe Lemaitre présentait par exemple des «horloges», réalisées avec Kim Farkas, en permanence éveillées, qui analysaient le basculement du jour et de la nuit, pour mieux l'anticiper et l'annoncer grâce à un voyant, unique indice de son fonctionnement. Une autre œuvre de Christophe Lemaitre s'alimentait de lumière naturelle le jour et s'autonomisait la nuit, s'appliquant à glaner des images extraites d'un réseau de webcam connectées. Plutôt que l'obsolescence programmée, c'est une obsolescence institutionnelle qui dicte le mouvement de ces œuvres-machines, comme on pourrait le dire des sculptures de Xavier Antin, *, ✱, /, ¶, {, ∞ et }), présentées dans son exposition personnelle «The Weavers» au CAC Brétigny en 2020. Paramétrées via une intelligence artificielle et alimentées préalablement d'une matière à penser, elles généraient entre elles des expériences d'écriture, des discussions incertaines, accessibles durant les «périodes d'éveil des sculptures qui sont rendormies par les membres de l'équipe une fois le centre d'art fermé au public⁶».

Œuvres-ouvrières, elles introduisent la notion de travail dans la brèche du sommeil qui divise les mœurs. Pour certain-e-s, on dilapide le temps dans le sommeil. Pour d'autres, il est une forme de résistance. Ce temps à l'arrêt apparaît dans son ambiguïté, comme la frontière d'un entre-deux-mondes, manifestation d'une lutte de classe opposant la bourgeoisie au prolétariat, la vie et la mort, la verticalité et l'horizontalité, le corps malade (improductif) et le corps sain (rentable).

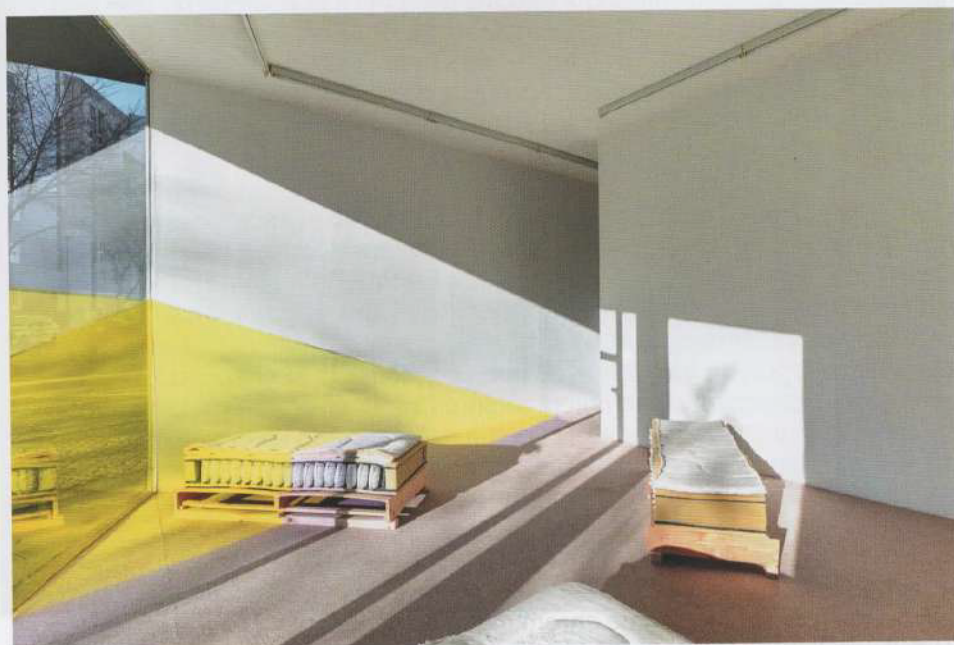
«La pauvreté ne se définit pas par la paresse au travail mais dans l'impossible choix de sa fatigue⁷.»

L'artiste Mladen Stilinović envisage la paresse comme une inaction propice à l'acte de création sous la forme d'autoportraits intitulés *Artist at work* (1978). Allongé dans différentes positions, alternant phases d'éveil et de demi-sommeil, l'artiste répond aux pratiques occidentales endurantes et productives, qu'impose aussi le système de l'art, ne laissant aucune place à la paresse. Si tant est que l'on en possède un, le lit est politique. L'auteur Sylvain Menétrey suggère de faire du lit «un espace de résistance plutôt qu'un symbole de renoncement⁸». L'intimité de ses activités est elle-même soumise à des préceptes enfouis, inconscients, recouverts d'une couche d'inégalités sociales, de classes, de genres, de corps.

Le lit fut longtemps vétuste, communautaire et multifonctionnel, avant d'être considéré – par celles et ceux qui ne dorment pas – comme le sanctuaire régénérant du corps ouvrier. Accueillerait-il des rêves de nuits émancipatrices au revers du jour discipliné ? «Mobilier archétypal de l'espace domestique bourgeois-hétérosexuel», comme le décrit l'artiste Victorien Soufflet, sur le versant opposé, dans l'uniformité répétitive des cités ouvrières, le lit est une infrastructure nocturne de productivité : il est le lieu de la reproduction de la force de travail et de la reproduction de cette classe⁹. À KEUR, en 2020, dans l'exposition «Daybeds, day dream, they have nonreproductive desires¹⁰», Soufflet – en association avec Hugo Soucaze Caussade – fragmente son lit fatigué en trois «sculptures-lits de jour». L'opération lui permet d'échapper à sa précarité en utilisant le budget de production pour acheter un nouveau lit et améliorer l'économie de son sommeil. La dissection de la fonction conventionnelle du lit, invite à une nouvelle pratique de ce dernier : celle de la lecture d'une publication, de la mise en partage de la pensée¹¹. Si le retrait de son *enveloppe* dévoile son architecture, et confère au lit une nouvelle fonction publique, la présence des draps qui le recouvrent et le protègent, eux, dissimulent autant qu'ils témoignent de nos confidences nocturnes et de nos états émotionnels les plus intimes. Comme l'affirme Tracey Emin avec son œuvre *My Bed* (1998), révélant une dépression post-rupture par l'accumulation d'objets (mégots, préservatifs, bouteilles d'alcool, sous-vêtements tachés, etc.) répandus aux pieds du lit de l'artiste, s'abandonnant, cachée sous le linceul maculé de sa souffrance. En 1991, une photographie en noir et blanc d'un lit défait contamine les panneaux publicitaires de la ville de New York d'un message silencieux. *Untitled (billboard of an empty bed)* de Felix González-Torres révèle, dans les plis des draps, l'empreinte de deux corps absents : le sien et celui de son compagnon Ross, que la maladie du sida a fait disparaître. Intime réceptacle du corps politique, ce lit défait exposé dans l'espace public renvoie aux lois anti-homosexuelles de 1986 jugeant que «les gays et les lesbiennes n'avaient pas droit



Vue de l'exposition, Xavier Antin, «The Weavers», 2020, CAC Brétigny, Brétigny-sur-Orge © Aurélien Mole



Vue de l'exposition, Victorien Soufflet, «Daybeds, day dream, they have non reproductive desires», 2020, KEUR, Paris © Romain Darnaud

à la vie privée, que l'état pouvait de fait entrer chez eux, légiférer et punir la façon dont ils s'aimaient¹²».

L'intimité des corps qui habitent le lit est politique. À raison d'une certaine normativité attendue, l'intimité du corps dysfonctionnel ne bénéficie pas du même traitement, dès lors que le lit est étatique, devenant public. L'artiste Benoît Piéron travaille *avec* et *sur* la maladie qui l'accompagne, et selon ses conditions de santé, sur le plan horizontal de ses lits. Il y a réalisé ses premiers assemblages de draps réformés des hôpitaux, affichant la présence de fluides émanant des corps malades. En creux, c'est la mort qui se manifeste dans les coutures qui lient ces fragments de draps usés, comme dans les tas de draps entassés devant les chambres des enfants malades, ces tas de doutes présageant la mort passée ou retardée. Lors d'une conférence à propos de ses peluches (compagnes affectives et figures psychopompes), Piéron évoque la hiérarchie entre l'horizontalité du corps malade et «l'autorité verticale du corps soignant¹³». Une relation qui crée en lui un sentiment paradoxal, à la fois de reconnaissance et de rejet face à l'institution médicale, au corps soignant et aux permissions tacites, et pourtant nécessaires, auxquelles son corps est soumis, notamment par les rythmes d'administrations de substances thérapeutiques, plongeant son corps dans un état de veille constant.

«[...] *poppies, poppies, poppies will put them to sleep*¹⁴»

Aux portes du sommeil, l'épuisement physique ou psychologique guette. Dans cet état suspendu, les rêves fiévreux prennent des contours psychédéliques assimilés par notre subconscient. C'est le cas de Dorothy dans *Le magicien d'Oz* qui s'endort dans la tornade, qui bascule du sépia à la couleur, du réel à sa version rêvée, alternative. C'est aussi Dorothy épuisée, qui s'effondre dans un champ de pavot ensorcelé, à l'intérieur de son propre rêve. Et c'est son sommeil qui génère un espace imaginaire, réceptacle de fictions potentielles. Un décor mental distordant le réel, ses images, réflexions, amitiés et sentiments, œuvrant à une nouvelle vision émerveillée.

«En fait je n'ai pas d'atelier et je n'en ai jamais eu. Mon atelier c'est la nuit. Allongée dans le noir, les pensées s'exposent et prennent forme», précise Dominique Gonzalez-Foerster dans ses échanges avec Enrique Vila-Matas¹⁵. Depuis les années 1990 et jusque récemment¹⁶, l'artiste réalise des *chambres*. Dans ce format de production et d'exposition¹⁷, les lits sont rectangles, ronds ou absents, les ambiances plus ou moins feutrées, bercées dans des lumières au ton monochrome. Les occupant·e·s semblent toujours les avoir désertées. Les projections mentales de l'artiste font images, et colorent le scénario de ces chambres de compagnies, de références littéraires, cinématographiques, d'amitiés artistiques et d'objets génériques qui donnent une temporalité à chacune des *chambres*. Matelas, oreillers, couettes, lampes tamisées, tapis et lits font, quant à eux, partie des matériaux récurrents de l'artiste Anne Bourse. Sous sa main, ces *ersatz* d'objets industrialisés, deviennent des surfaces envahies de dessins aux formes psychédéliques et à la gamme chromatique enveloppante. Dans le texte *Strange Bedfellows*, l'autrice Pascaline Morinome imagine l'artiste (ou son alter ego), dans son lit : «Les expositions s'arrêteraient, elle dessinerait et nagerait toute la



Benoît Piéron, *Peluche psychopompe*, 2022, Galerie Sultana, Paris © Aurélien Mole



Dominique Gonzalez-Foerster, *Une Chambre En Ville*, 1996, pile de journaux, téléphone, mini télévision, radio-réveil, système d'éclairage émettant une lumière qui passe du bleu au rouge, puis à l'orange, installation, 380 x 500 x 380 cm, 3 min en boucle, «Dominique Gonzalez-Foerster, Pierre Huyghe, Philippe Parreno», 1998-1999, ARC/Musée d'art moderne de la ville de Paris. Courtesy de l'artiste et Esther Schipper, Berlin/VG Bild-Kunst, Bonn, 2022 © Marc Domage

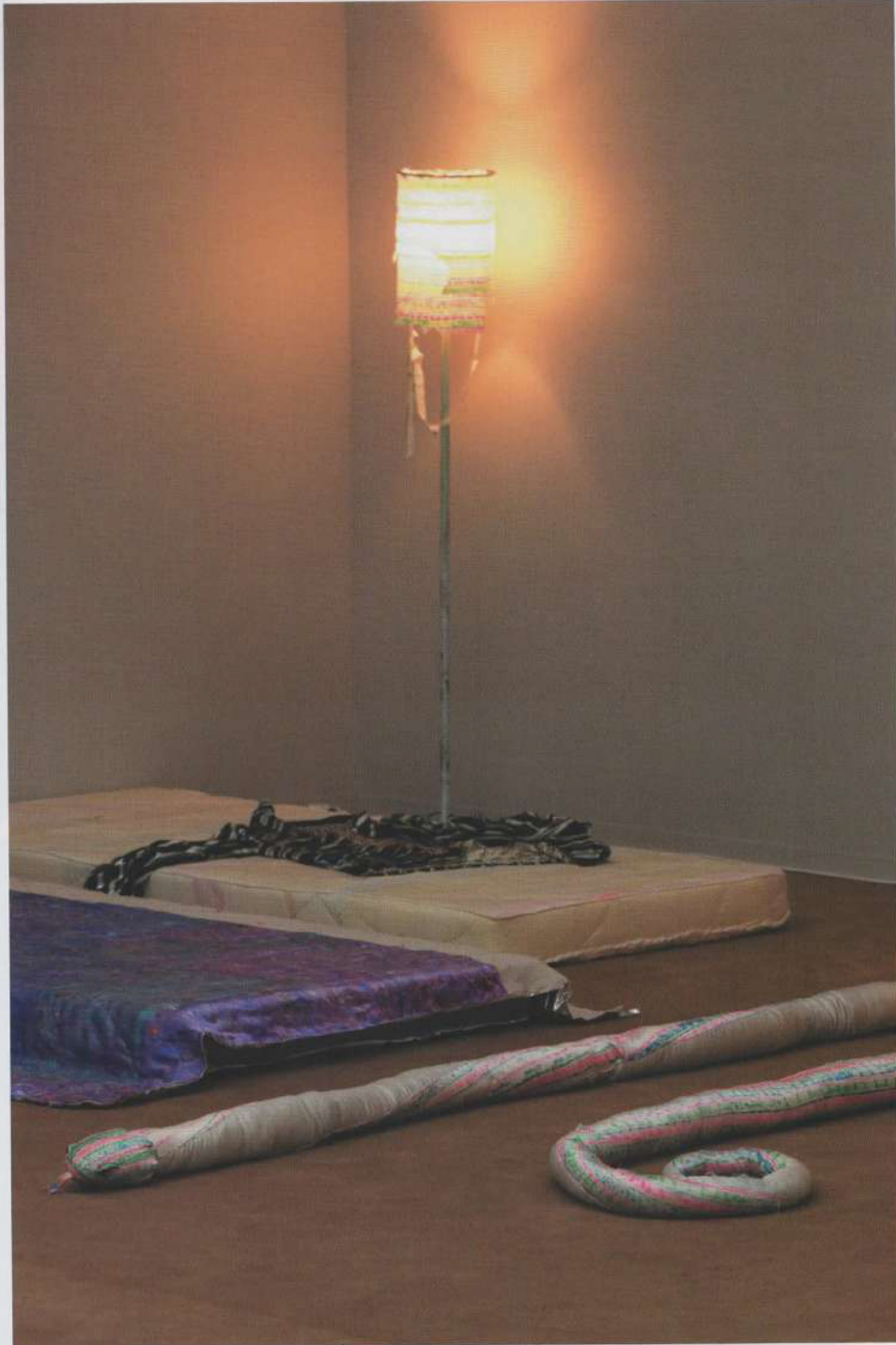
journée dans un océan de tissus et de papiers, sans avoir besoin de savoir où elle va¹⁸. » Une fiction de l'autrice dans laquelle le lit de l'artiste serait l'extension de son atelier, où elle dessine ses motifs « directement sur le revers de la couette » et sous laquelle elle accueille ses ami·e·s. Le jour s'est évanoui et ce sont maintenant les spectres lumineux de Camille Brée, discrets et rassurants, sollicitant une attention particulière, qui nous apparaissent. Ces excroissances dégoulinantes d'où l'électricité tente de s'échapper se manifestent comme un phénomène magique, rendant visible et palpable l'espace arbitraire qui les accueille. Ces veilleuses produites par l'artiste ou avec ses ami·e·s, créent l'ombre d'une présence afin de traverser la nuit.

« [...] ce soir il faut que je me couche tôt parce qu'aujourd'hui je suis encore complètement crevé. Ce matin je suis assez fatigué, puis il fait plutôt froid. Ce soir, il faut vraiment que je me couche tôt car j'ai du mal à rassembler mes idées. Ce matin, là, je suis vraiment très fatigué¹⁹. »

Le sommeil n'a pas disparu, pas encore complètement. Nous devons constamment réinventer des formes et des espaces de résilience face à une société de la performance. Conciliant et acceptant notre fatigue, notre paresse, nos insomnies dans cette boucle infinie, universelle et inaliénable, les artistes cité·e·s n'abordent pas le sommeil comme une thématique de travail ou de recherche. Chez eux, il apparaît en creux et semble s'être enfoui dans le repli des formes. Il reste à y déceler une certaine chaleur. Jusqu'au dernier rêve qui hante le réveil.

- 1 — Don Siegel, *Invasion of the Body Snatchers*, 1956. Traduction : « Gardez les yeux un peu écarquillés et vides. Ne montrez aucun intérêt ou excitation. »
- 2 — Interview de Jonathan Crary par Anastasia Vécrin, *Libération*, 20 juin 2014
- 3 — Jonathan Crary, *24/7 Le capitalisme à l'assaut du sommeil*, Éditions La Découverte/Poche, 2016, p.19
- 4 — *Ibid.*, p.19
- 5 — *Ibid.*, p.140
- 6 — Céline Poulin, livret de l'exposition « The Weavers » de Xavier Antin, CAC Brétigny, 2020
- 7 — Jacques Rancière, *La nuit des prolétaires : Archives du rêve ouvrier*, Paris : Hachette, Pluriel Éditions, 1981, p.20
- 8 — Sylvain Menétrey, *Bed Talk, Art and Politics of lying down*, 2019-2020 [DOI en anglais : <http://www.textezumnachdenken.com/lesungen>, consulté le 2 mars 2022]
- 9 — « Envisageant l'hétérosexualité comme classe, selon les termes de Monique Wittig, dans *La pensée straight*, Monique Wittig, 1992 », Victorien Soufflet, extrait du texte de l'exposition « Daybeds, day dream, they have nonreproductive desires », KEUR, Paris, 2020
- 10 — Victorien Soufflet, en association avec Hugo Soucaze Caussade, « Daybeds, day dream, they have nonreproductive desires », KEUR, Paris, 24 octobre – 29 novembre 2020
- 11 — Victorien Soufflet, en association avec Hugo Soucaze Caussade, *Oh man give up on being a man man*, avec les contributions de Hannah Baer, Olga Balerna, Jean-Claude Moineau, Paul B. Preciado, Achim Reichert, He Valencia, Christina Wood, imprimé à la demande au sein de l'exposition « Daybeds, day dream, they have nonreproductive desires », KEUR, Paris, 24 octobre – 29 novembre 2020
- 12 — Felix González-Torres, conversation avec Hans-Ulrich Obrist, pour *Museum in progress*, Vienne [DOI : www.mip.at, 1994, consulté le 15 février 2022]
- 13 — « La deuxième première fois », événement organisé par Carla Adra, avec Benoit Piéron et Jules Lagrange, La Galerie, centre d'art contemporain de Noisy-le-Sec, 28 janvier 2022
- 14 — La méchante sorcière de l'Ouest, *Le magicien d'Oz*, Victor Fleming, 1939
- 15 — Dominique Gonzalez-Foerster, Enriqué Vila-Matas, *Marienbad électrique*, Paris : Christian Bourgois Éditeur, 2015, p.112
- 16 — Dominique Gonzalez-Foerster, exposition « La chambre humaine & la planète close », Galerie Chantal Crousel, Paris, 3 septembre – 9 octobre 2021
- 17 — Patricia Falguières, « Couleurs-temps, les chambres » dans Dominique Gonzalez-Foerster, Paris : Coéditions Flammarion et le Centre national des arts plastiques, 2015, p.166-169
- 18 — Pascaline Morinome, *Strange Bedfellows*, texte de l'exposition d'Anne Bourse « Gens qui s'éloignent », Galerie Édouard-Manet, Gennevilliers, 27 janvier – 19 mars 2022
- 19 — Pierrick Sorin, *Les réveils*, 1988

Anne Bourse, *Chaque après-midi je me demande ce que tu fais ce soir quand le jour est presque fini*, 2019, «Futur, ancien, fugitif», 2019, Palais de Tokyo, Paris © Aurélien Mole





L'art contemporain récompense enfin les artistes LGBTQ+ avec le prix Utopi.e

ART 18 MAI 2022



C'est un grand pas pour la communauté LGBTQ+. Alors que le 17 mai avait lieu la journée internationale contre l'homophobie, la transphobie et la biphobie, le premier prix LGBTQ+ d'art contemporain en Europe a vu le jour. À l'occasion de l'édition inaugurale de cette distinction baptisée "Prix Utopi.e", une semaine d'exposition et de festival est proposée du 17 au 22 mai 2022 au centre d'art et de création Les Magasins Généraux, à Pantin.

Par [Chloé Bergeret](#).

PLUS D'ARTICLES ART



Le Loewe Craft Prize met en lumière à Paris le meilleur de l'artisanat d'art international



Le Loewe Craft Prize met en lumière le meilleur de l'artisanat d'art international à Paris



3 tableaux qui précipitent au fin fond des Enfers, exposés au Louvre-Lens



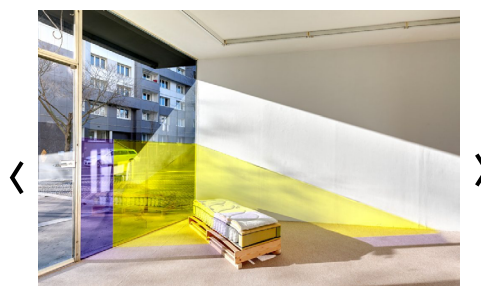
Tout savoir sur Alessandra Sanguinetti, photographe exposée à la Fondation Henri Cartier-Bresson



Que nous réserve le nouveau concept store Dover Street Market à Paris



D'un palais potager à une piscine musée : 7 lieux fascinants à découvrir en France



Victorien Soufflet, Vue de l'exposition « Daybeds, day dream, they have non reproductive desires », KEUR, Paris, 2020 © Victorien Soufflet

9/10

La scène queer pourtant foisonnante, n'avait pas encore son propre prix. Si la jeune scène artistique est récompensée lors d'événements comme la **Bourse Révélation Emerige** ou le Fonds régional pour les talents émergents (FoRTE), l'Art contemporain n'avait aucune récompense LGBTQ+. C'est maintenant chose faite avec l'inauguration ce mardi 17 mai du prix Utopi.e, qui vise à encourager et à visibiliser la scène artistique queer, à travers une exposition au centre d'art et de création de Pantin Les Magasins Généraux, **qui exposait récemment l'artiste française Mégane Brauer**, ainsi que deux prix remis à deux lauréats à l'issue de cette semaine d'exposition. Créé par deux actrices du monde de l'art, Agathe Pinet et Myriama Idir, ce nouveau prix qui a sélectionné de jeunes artistes français issus de la communauté LGBTQ+, se veut un tremplin pour les artistes de la communauté LGBTQ+. À l'heure où les agressions homophobes et transphobes ne cessent d'augmenter, ce prix Utopi.e cherche à ouvrir un espace pour la scène queer et se positionne sans équivoque contre les violences faites aux personnes issues de cette communauté, toujours marginalisées même dans les régions et pays qui paraissent les plus progressistes à l'égard de leurs droits. Bien que les artistes LGBTQ+ et leurs pratiques ne datent pas d'hier, leur légitimité dans le monde de l'art a, encore aujourd'hui, du mal à s'affirmer et leur pratique peine souvent à rencontrer les soutiens nécessaires. C'est donc pour répondre au constat de la sous-représentation de ces artistes dans le milieu de l'art et par conséquent, le manque de visibilité des personnes de cette communauté, que le Prix Utopi.e est né.

Après un vaste appel à projets lancé en février dernier, le prix Utopi.e a sélectionné dix artistes finalistes, parmi les 250 candidatures, aux pratiques et aux thématiques différentes, mais tous liés par l'envie de valoriser eux-mêmes la culture et la vie des personnes LGBTQ+. Læ Albertivillarien-ne Hélène Alix Mourrier retrace par exemple dans son court-métrage le parcours d'un personnage mystérieux, Cuco, personnage phare des nuits queer parisienne caractérisé par son éternelle peau de latex, tandis que l'artiste iranien Alireza Shojaiian condense sur une voiture qu'il a recouverte de ses peintures la dénonciation d'un crime homophobe et les références à l'histoire picturale de l'Iran. L'écriture et la parole sont au coeur de la pratique de certains de ces jeunes artistes : etainn zwer travaille la force politique du poème et, par les mots construit une utopie queer radicale pendant que Zoe Heselton s'interroge sur la transmission et l'héritage à travers la langue. Jusqu'au 22 mai dans l'espace d'exposition des Magasins généraux, chacun des artistes finalistes invite ainsi le public dans son propre univers : Valentin Noujaim laisse une place au paranormal dans son court-métrage qui interroge les liens entre amour et amitié, Anouchka Oler Nussbaum se met en scène dans des décors clownesques ultra-colorés en papier mâché, là où Damien Rouxel dresse son autoportrait en agriculteur dans des photographies dont la mise en scène décalée dénonce à la fois l'*agribashing* – le dénigrement envers le secteur agricole et ses acteurs – et la queerphobie.

Pour cette exposition, Agathe Pinet et Myriama Idir, ont voulu créer un événement neuf, où bienveillance et inclusivité sont les maîtres mots. Le jury, composé d'artistes de galeristes, d'un commissaire d'exposition et d'un sociologue de l'art, a sélectionné une série d'œuvres qui explorent les nouvelles définitions du "soi" : la diversité des identités, des sexualités, des points de vue et des médiums sont également variés, portés par dix artistes faisant front contre les règles normatives qu'impose la société. La sélection à découvrir aux Magasins Généraux est hétéroclite mais éminemment libre et jouissive. Entre vidéos, photographies et installations, les dix artistes explorent ce que c'est d'être queer aujourd'hui et se questionnent sur leurs identités mouvantes dans une exposition militante. À l'issue de cette exposition, deux prix seront décernés : le Prix du jury qui offrira 5000€ au lauréat et lui permettra de présenter ses œuvres dans une galerie parisienne pendant deux semaines et le Prix du public, 2000€ et une résidence à la **Villa Noailles** à Hyères. L'occasion de découvrir des artistes qui, autant dans leur discours que dans leur forme, sensibilisent aux discriminations sexuelles et de genre, bousculent les modèles hétéronormatifs et cisgenres, et surtout rejettent les injonctions à rentrer dans des cases.

Exposition des dix finalistes du Prix Utopi.e, jusqu'au 22 mai aux Magasins Généraux, Pantin.

Suivez-nous

Newsletter

Magazines

Numéro